Sommaire

Introduction	page 4
1. Le Petit Chaperon Rouge	page 7
2. Barbe Bleue	page 21
3. Cendrillon	page 35
4. Le Chat Botté	page 51
5. Les Fées	page 69
6. Blanche-Neige	page 83
7. Le Vilain Petit Canard	page 101
Sources et pour aller plus loin	page 116
À propos	page 118

Introduction

Amis des contes, bonjour.

Si on ne s'est jamais croisés : je m'appelle Nicolas Fuchs, et je tiens une chaîne qui s'appelle Derrière les Contes.

Le principe est simple.

Je prends des histoires que tout le monde connaît par cœur sans les avoir vraiment lues, et j'essaie de comprendre ce qu'elles racontent réellement. Je ne prends pas la version qu'on vous a lue à cinq ans. Non, je prends celle d'avant, celle qu'on a un peu planquée parce qu'elle dérangeait davantage.

Mais surtout, je fais ça sérieusement. Je prends mes sources dans les écrits des chercheurs reconnus, je compare les versions, j'indique clairement quand quelque chose est un fait établi et quand ce n'est qu'une lecture possible parmi d'autres. Dans ma chaîne je n'invente pas de symboles cachés pour faire du chiffre. Non, chez moi, le loup n'est pas automatiquement le patriarcat, ni la modernité, ni accessoirement votre ex.

Mais ça, c'est notre travail hebdomadaire en vidéo. Ici, je cherche une autre approche.

Sur la chaîne, je pars d'aujourd'hui pour vous montrer que le conte d'hier est bien présent, que Cendrillon vous parle, là, maintenant, sans que vous ne vous en rendiez compte.

Dans ce livre, j'ai fait l'inverse. J'ai pris sept contes, et je les ai rejoués tels quels – mais en version contemporaine. Même mécanique, même injustice, même « minuit ». Sauf que « minuit », aujourd'hui, c'est un abonnement VTC qui expire.

Le but n'est pas de faire un pastiche gentil où on remplace juste le carrosse par une berline. Le but, c'est de vous prouver qu'on n'a rien réglé. Rejouez la même situation avec les outils d'aujourd'hui, et elle se termine exactement pareil. Parfois pire.

Vous allez donc trouver sept contes : Cendrillon, Barbe Bleue, le Petit Chaperon Rouge, Blanche-Neige, le Chat Botté, le Vilain Petit Canard et les Fées. Sept, pas huit, pas dix. Les contes ont un faible pour ce chiffre-là. Moi aussi. Et un ou deux candidats de plus n'auraient fait que délayer la sauce.

Chaque histoire commence tout de suite, sans mode d'emploi – comme un conte doit commencer. Et à la fin de chacune d'entre elles, on referme la boucle en retournant au texte d'origine, vers ce que l'auteur avait vraiment écrit – Perrault le plus souvent, mais aussi Grimm ou Andersen selon le conte – et on voit ce que ça change, ou pas, dans la nouvelle version.

Vous n'avez besoin de rien connaître d'avance. Pas de Propp, pas de Bettelheim, pas de tableau comparatif des variantes du Chaperon rouge en Europe de l'Est. Juste de savoir lire une histoire, et d'accepter qu'elle vous mette un peu mal à l'aise de temps en temps. C'est le programme, avec ces textes-là. Ça l'a toujours été.

Et c'est là, précisément, que le conte recommence.

Le Petit Chaperon Rouge



Il était une fois, dans un de ces quartiers où tout finit toujours par se savoir, une jeune fille que tout le monde appelait le Chaperon rouge – et dont, à la longue, plus personne ne se souvenait du vrai prénom.

Le sweat qui lui avait valu ce surnom, elle le tenait de sa grand-mère. Un cadeau commandé en ligne, l'année de ses huit ans, taille adulte parce que c'était la seule qui restait en stock. Beaucoup trop grand : une capuche qui l'avalait jusqu'aux yeux, un ourlet qui lui tombait aux genoux, une allure de robe de chambre. Rouge, à l'origine – un rouge qui, sept ans plus tard, après beaucoup de machines à laver et des teintures à répétition aux résultats approximatifs, avait viré au patchwork, provoquant chez qui la croisait un choc visuel – d'incompréhension plus qu'autre chose. Sur le torse, un motif imprimé avait pâli à un tout autre rythme : on devinait encore les épaules d'une silhouette en cape, plantée bras croisés devant un fond qui avait dû être écarlate avant de devenir ce nuage flou. Personne, elle y compris, n'aurait su dire de quel héros il s'agissait. Elle ne l'avait jamais quitté depuis.

À quinze ans, le sweat lui allait toujours aussi mal, mais plus pour les mêmes raisons. Ce n'était plus l'habit trop grand d'une enfant qui joue à se déguiser : c'était celui, choisi cette fois, d'une adolescente qui avait compris depuis longtemps qu'on pouvait très bien se planquer dans la couleur la plus voyante du magasin. Vue de loin, elle donnait l'image d'une gamine frêle, un peu perdue dans son vêtement, plutôt du genre à ne pas faire de vagues. C'était largement l'idée.

Elle lisait depuis toujours – sa mère travaillait tard, et il y avait eu, à force, beaucoup d'après-midis avec une bibliothèque pour seule compagnie. Elle en avait gardé un vocabulaire qui dépassait largement son âge, un goût prononcé pour le théâtre, et une manie que ses professeurs

trouvaient tantôt brillante tantôt épuisante : elle avait tendance, dans les moments de tension, à se mettre à parler comme dans les pièces qu'elle dévorait. Des phrases un peu trop bien construites pour la situation. Des répliques, là où tout le monde se serait contenté d'un mot.

Ce jour-là, sa mère avait une course à lui confier pour sa grand-mère – elle habitait assez près pour justifier la marche. « Direct chez grand-mère, sans traîner, dit-elle tout en classant tant bien que mal les documents pour sa réunion du lendemain. On ne parle à personne. Et surtout : cette montre, on ne la sort pas du sac avant d'être arrivée. » Un avertissement, même énoncé presque machinalement, ça ne fait pas de mal.

La montre en question avait appartenu au grand-père, parti avant qu'elle ait l'âge de vraiment le connaître. Arrêtée depuis des années dans un tiroir, elle venait d'être ressuscitée par un horloger du quartier – un nettoyage, un ressort changé, et la voilà repartie, comme si de rien n'était, à égrener les secondes dans sa boîte capitonnée. Grand-mère l'attendait comme on attend une vieille connaissance qu'on croyait perdue. Chaperon avait pour mission de la lui rapporter. La grand-mère habitait de l'autre côté du bois de la Garenne – un de ces petits bois de ville, avec ses allées cavalières et son lac artificiel, que tout le monde dans le coin situait les yeux fermés.

Elle avait préparé son sac sans y penser deux fois : la montre, dans son écrin, calée entre un carnet de mots croisés et un exemplaire corné de Cyrano de Bergerac – au programme de sa classe, officiellement, même si elle l'avait déjà lu trois fois avant que l'école s'en mêle. Et, parce qu'on ne rend pas visite à sa grand-mère les mains vides, un paquet de biscuits du genre que personne n'achète pour soi-même – la denrée qui ne trompe jamais personne sur l'âge du destinataire.



Elle a pris le chemin qui longe le bois, comme toujours. C'est à l'orée, là où le trottoir cède la place aux premières allées, que quelqu'un l'a bousculée.

Un homme, la trentaine passée, le genre qu'on croise sans le regarder deux fois – costume pas neuf mais bien porté, sourire déjà prêt avant même de s'excuser. La bousculade avait tout d'un accident. « Fait exprès » aurait été difficile à prouver sur le moment. Ça l'était beaucoup moins après coup. Le sac est tombé, son contenu s'est répandu sur le trottoir, et l'homme, confus en apparence, s'est agenouillé pour aider à tout ramasser.

– Des mots croisés, Cyrano de Bergerac, et… a-t-il dit en retournant le paquet de biscuits pour lire l'étiquette, les biscuits qui remplissent les placards de ma grand-mère. On va voir de la famille, on dirait.

– Ma grand-mère justement, a répondu Chaperon, sans y penser davantage. La petite maison de l'autre côté du bois.

C'était exactement le genre de détail qu'on donne sans y penser, à un inconnu poli, un jour de semaine, sur un trottoir. Le genre de détail, aussi, qui suffit largement à quelqu'un qui saurait déjà où chercher le reste.

– Vous connaissez Cyrano ? a demandé Chaperon, en récupérant le livre.

– Un peu.

– Alors vous savez comment ça finit. Roxane qui comprend enfin, juste à temps. Ils finissent ensemble.

– Pas vraiment, non, a répondu l'homme, sans une hésitation, en lui rendant le livre. Il meurt avant. Elle l'apprend trop tard. C'est même tout l'intérêt de la pièce – s'ils finissaient ensemble, ce serait n'importe quel autre texte.

Il n'a pas paru flatté qu'on ait pu le tester, ni même surpris qu'on l'ait fait. Chaperon a rangé le livre un peu plus lentement que nécessaire, le temps d'ajuster ce qu'elle venait d'apprendre : soit cet homme aimait vraiment cette pièce, soit, au moins, il ne bluffait pas juste pour faire durer la conversation. Dans un cas comme dans l'autre, elle n'avait encore rien appris d'utile sur lui. C'était précisément ce qui la gênait.

Elle a rangé le tout dans son sac, remercié poliment, et laissé l'homme continuer sur sa lancée – parce qu'il y avait, visiblement, une suite.

– Vous devriez faire un tour du côté de la place, en repartant, a-t-il ajouté. Le petit bouquiniste, là. Il liquide tout un stock de pièces anciennes, à trois euros, ça vaut le coup. Ça ferme dans l'heure, si ça vous tente.

Un inconnu qui vous aborde par hasard, qui vous fait dire où vous allez en deux phrases à peine, et qui vous glisse ensuite, comme ça, un léger détour à faire avant que ça ferme : ce n'était pas franchement subtil, une fois qu'on y réfléchissait. Chaperon y a réfléchi – brièvement, et sans que ça se voie sur son visage. Elle a dit oui, avec un enthousiasme qu'elle n'a pas eu à forcer beaucoup – un bouquiniste qui brade du théâtre, pour elle, ce n'était pas vraiment un piège difficile à avaler. Ce qu'elle a fait de son quart d'heure de rab, en revanche, ne regardait qu'elle – elle a passé deux coups de fil, brefs, le visage soudain plus sérieux que d'habitude. Le premier a tenu en une excuse. Le second, à peine plus long qu'un nom et une adresse.

L'homme, lui, l'a regardée s'éloigner vers la place avec la satisfaction tranquille de quelqu'un qui vient de gagner un peu d'avance. Il ne s'est pas trompé sur l'essentiel : il avait effectivement gagné du temps. Simplement pas dans le sens où il l'imaginait.